

Tout cela est vrai, mais est-ce bien toute la vérité ? La vogue explique la précipitation, la négligence, l'imperfection enfin, elle explique l'oubli des conditions de l'art, elle n'explique aucun autre désordre, elle ne justifie ni le sacrifice de l'inspiration ni l'asservissement de l'esprit à la matière. Il y a autre chose à dire, et le dernier confident, le plus fidèle ami de Frédéric Soulié ne l'a pas dissimulé. Le poète a eu peur de l'indigence ; *sa plume était trop riche pour se résigner à la pauvreté* ; donc, c'est le besoin de vivre, non comme vivaient Corneille et Racine, mais comme vivent les romanciers à la mode ; en d'autres termes, c'est l'aspiration à l'opulence qui l'a rendu rebelle à sa vocation, en l'éloignant des régions éthérées et pures de la poésie ; et cela est si vrai qu'à l'heure de l'agonie, quand déjà cette fortune si chèrement acquise n'était plus que néant, Frédéric Soulié dégoûté de toute entrave, est redevenu l'homme de ses premiers jours, de ses premiers vœux, de ses premières pensées." Il s'est transfiguré en poète, dit un témoin de ce retour sublime. Est-ce tout ? non, la flamme du foyer n'était que couverte ; elle a éclaté ; la piété héréditaire des enfans de la Bretagne est remontée d'elle-même du cœur aux lèvres du mourant.

Le ciel lui avait envoyé un de ses anges pour le ramener à lui ; Frédéric Soulié a cru revoir sa sœur absente et sa mère qui n'est plus sous les traits d'une sœur de charité ; et il a prié avec la bonne sœur Louise comme il priait sans doute sur les genoux de sa mère et près du berceau de sa sœur. Auteur dramatique et associé à la direction d'un théâtre, il est mort de la mort de Molière, soutenu par les mêmes mains et recevant les mêmes secours ; mais hélas ! ce rapprochement fortuit des deux morts ne fait que trop ressortir la différence des deux vies. Molière voulait aussi échapper au besoin, il aspirait aussi à la fortune ; mais il n'entendait pas l'acheter aux dépens de sa gloire. Loin de prendre les mille visages du public ou de se soumettre aux fantaisies de l'opinion, il a fait son public à son image, il a forcé l'opinion à recevoir et à suivre sa loi. L'esprit calcule et se plie ; le génie calcule aussi, mais il ne se courbe pas ; il attaque de front les résistances, il emporte de haute lutte les obstacles et finit par assujettir tous les goûts à son goût.

Je n'abuserai pas d'une comparaison qui serait écrasante, même pour les supériorités les plus irréprochables. Sans remonter jusqu'à ces dictatures de l'intelligence dont la domination est irrésistible, il y a pour tout écrivain le même droit de libre arbitre que pour vous et moi ; le champ du bien n'est pas moins productif que le champ du mal, s'il est habilement cultivé ; tout dépend si non du caractère, du moins de la volonté et du talent de l'homme. Qu'on n'accuse ni les mœurs de la société, ni le goût du temps. L'influence vient d'en haut et non d'en bas ; une plume est un sceptre ; si l'on ne s'en sert que pour aulner du papier sur un comptoir, à qui la faute ?

La France est avide de contes, insatiable de romans ; oui, sans doute, je le reconnais sans la moindre difficulté avec M. Jules Janin ; elle a cela de commun avec toutes les nations ; partout les hommes sont aussi avides de récits que les enfans ; mais la France pays d'art, pays de goût, terre classique de la délicatesse, préfère les bons livres aux mauvais : on peut exciter sa curiosité par des contes et des romans exagérés ou faux ; on n'obtiendra jamais d'elle un souvenir durable que par des œuvres dignes de son admiration ou de son estime. J'invoque à cet égard un témoignage qui aura pour vous tout le poids d'une

autorité : " Les peintures de mœurs que vous offrent les feuilletonistes français, disait l'an dernier M. Parent à l'Institut Canadien, se rapportent à un état de société si différent du nôtre, qu'elles ne peuvent que fausser vos idées dans les applications que vous voudrez en faire, et ce sera un grand mal ; mais la plupart du temps, vous serez transporté dans un monde fantastique où tout sera exagéré, chargé, caricaturé de telle sorte que le lecteur européen lui-même ne s'y pourra reconnaître."

Qu'on ne s'y trompe pas ; un auteur ne suppose le public corrompu que pour avoir le droit de le corrompre ; c'est méconnaître, c'est calomnier toutes les sociétés, celles de l'Amérique comme celles de l'Europe, que de leur attribuer un amour effréné des lectures immorales ou vulgaires, le goût du faux, le besoin de l'in vraisemblable, la passion du monstrueux. L'accueil que les deux mondes ont fait aux romans de Walter Scott et de Fenimore Cooper répondrait victorieusement à cette supposition injurieuse si une refutation était nécessaire. A Dieu ne plaise, toutefois, qu'en parlant d'un pécheur repentant, qui s'est surtout nui à lui-même et qui a si bien mérité d'être absous, je veuille l'immoler à la justification des lettres françaises ! ce serait plus que sévère, ce serait inique ; son propre aveu donne la mesure de sa faute ; il a été plus léger que coupable, il n'a osé lutter ni contre les exigences du parterre ni contre les rigueurs de la fortune ; il s'est trop méfié de lui-même, il n'a pas su assez comprendre qu'il était de force à combattre et à vaincre. Pauvre Frédéric Soulié, m'écrierai-je à mon tour ; que d'espérances faisait naître en nous ton imagination brillante et féconde lorsqu'à 25 ans, tu nous lisais tes vers dans ce salon hospitalier de la rue neuve du Luxembourg qui réunissait chaque mardi soir nos maîtres et nos amis, Naudet, Champollion, Victor Leclerc, Belmontet, Goubeaux, Barrillon, Weiss, Saladin, Voyer-d'Argenson et tant d'autres dont les noms n'avaient pas encore été inscrits au frontispice d'aucun livre, mais qui étaient déjà célèbres parmi leurs jeunes contemporains. Je vois encore tes grands yeux si pétillans d'esprit et de gaieté, ta chevelure noire et flottante, ta bouche épanouie, toujours ouverte aux paroles bienveillantes et comme réfléchissant les sourires de ton cœur ; j'entends encore cette voix un peu sourde, mais expressive et sympathique qui s'animait à la cadence du vers ainsi qu'un coursier au bruit du clairon. Tes préludes nous ont charmés ; nous avons salué avec bonheur l'avenir qu'ils semblaient promettre, et maintenant, après l'anéantissement si cruel de nos espérances, nous partageons le sentiment qui t'a saisi sur ton lit de mort ; nos regrets égalent les tiens ; que ne puis-je les exprimer dans cette langue divine que tu parlais sur le seuil de la tombe !

D'un ange à tes côtés s'exhalait la prière,
Comme l'encens qui monte aux célestes parvis,
Tandis que balancés sur des flots de lumière,
D'autres anges s'offraient à tes regards ravis ;
Tu chantaient, et leur voix répondait à la tienne ;
La poésie émue à cette hymne chrétienne
A reconnu son fils ; cesse, pauvre orphelin,
Cesse de regretter ta mère et ton enfance ;
Tu viens de retrouver sous la robe de lin
Avec tes rêves d'or ton heureuse innocence ?

UN FRANÇAIS.

Montréal, Oct. 1847.